Adagio (Mitterrand, le secret et la mort) Olivier PY – Théâtre de l'Odéon - 6/4/11

Première ébauche.

La représentation théâtrale a lieu sur les degrés d'un escalier monumental, très ascensionnel, qui occupe la totalité du Plateau. Au début du spectacle, la boite est fermée dans toute sa profondeur par une bibliothèque aux dimensions imposantes et aux étagères entièrement garnies de volumes dans les tons gris, blancs, beige, muraille de savoirs humains que très vite François Mitterrand / Philippe Girard ira consulter, cherchant parmi les livres, mais ne trouvant pas décidément celui qui, peut-être, lui dirait le secret de la vie, c'est-à-dire le sens de la mort. Ou l'inverse.

Je suis moins touché par les divers référents monumentaux de cet escalier que par sa polysémie symbolique : accéder à la connaissance, vénérée ; grimper les marches du pouvoir ; s'élever vers les plus hautes formes de l'esprit ; aller plus haut, toujours plus haut, aller au sommet, là où se trouvent micros et caméras, là où souffle le petit vent médiatique solutréen mais aussi là où circule l'air déjà plus rare de la métaphysique et de l'Histoire ; s'installer en haut de l'affiche et s'y tenir, le plus longtemps possible, mais aussi se rapprocher du ciel. ..Et puis descendre, la représentation un instant suspendue ou déjà terminée, vers le tombeau, glisser vers le sol de souffrance, revenir à la confusion de la terre, ou bien encore, le temps d'un instant, s'accorder le privilège de l'avant scène et d'une parole directe avec son public, mais toujours en spectacle, comme l'Artiste majeur dans le grand music hall de la vie.

Cette bio rêverie ballade évocation du dernier homme politique de l'autre siècle et de quelque envergure est avant tout, pour Olivier Py, qui la décline en suivant une chronologie primesautière comme on le fait des articles d'un dictionnaire amoureux (déceptions incompréhensions et colères comprises), l'occasion d'une méditation de haute volée sur les mystères de la Politique et du Pouvoir, sur les secrets et les ombres d'un combat orgueilleux et solitaire, sur les doutes qui rendent toute vie plus intense devant l'insondable mystère de la destinée humaine, de la vie et surtout de la mort.

Mitterrand demande à brûle pourpoint (il vient de réciter la litanie des dates des rois de France…rêvant à leur exemplaire longévité) à Anne Lauvergeon si elle connait le nom du Président de la République au moment où Proust écrit et publie <u>La Recherche</u>… ? Tête de la conseillère… (Elisabeth Mazev, toujours impeccable). On n'a pas la réponse, mais on retient Proust : c'est bien notre mémoire commune que le spectacle réveille, émeut, étonne, surprend, interpelle, irrite…invitant constamment à la projeter sur un présent qui souffre ô combien cruellement de la comparaison, et à revenir en même temps sur nos choix et nos jugements passés, au gré des quatorze années d'un règne personnel qui a par trop souvent oublié les vertus républicaines…

C'est donc aussi d'un exercice d'admiration redoutable qu'il s'agit : il lui faut se garder de toute hagiographie et de toute complaisance. Olivier PY y parvient. Presque. Le récit Mitterrandien se fige déjà dans l'Histoire, il comporte ses passages obligés, ses temps fort ou mythifiés, ses heures de gloire ou ses traits plus sombres, ses compagnons, ses comparses et ses figurants…l'auteur metteur en scène choisit une trentaine de scènes (de « stations » ?) convoquant successivement des « fonds de boîte » renouvelés pour figurer les différents

décors de l'Histoire : mur de Berlin (et Mitterrand qui semble-t-il ne sent pas venir la réunification allemande…) estrades de campagnes électorales (certains discours restent d'une grande force au-delà de la rhétorique) , grandes baies vitrées des palais du pouvoir (où se jouent les stases de la Tragédie : Grossouvre, Patrice-Pelat, Beregovoy…) mais surtout arbres formant forêt (de la mémoire) : arbres tant aimés du Président, arbres qui sont faits pour affronter le temps, eux, et qui durent, même sous la forme de livres, arbres de la forêt gauloise du Mont Beuvray, arbres des Landes, arbres aux feuilles « *qui reflètent les ciels de France* », arbres de la méditation, arbres des forêts d'hiver en Bosnie martyrisée, arbres plus lointains encore des sombres et noires forêts du Crime et des camps, avec ce quasi cadavre qui l'appelle, « François ! » et que François fait rapatrier contre toutes les règles, redonnant à Marguerite cet amour improbable et disparu..(très belle scène) et rendant du même coup définitivement opaque et glauque cette faute majeure de sa « relation » avec Bousquet (scène la plus « théâtralisée » du spectacle, dans laquelle les entourages semblent enfin au bord de la rupture…aux bords seulement). Forêt du vent, la musique préférée, qui souffle en permanence la mémoire des morts vers l'esprit des vivants.

Je n'ai jamais compris pourquoi Mitterrand avait, pour ce passé, pour le masquer, pour tenter de l'escamoter, construit une fable minable faite de mensonges, de non dits, de minorations de faits impossibles à nier…alors qu'en fait ce « jeune homme » en 41/42,à peine évadé d'un stalag, ne fait que retourner spontanément chez les siens : après les temps d'apprentissages et de compagnonnages au « 104 » -déjà ! - (rue de Vaugirard) institution d'enseignement tenue par les pères maristes, des jésuites maurassiens, une droite classique, catholique, traditionaliste – qui se partagera, sous l'effet de l'histoire, en « collabos jusqu'au cou » ou en « patriotes exemplaires », mais qui se retrouvent tous d'abord au garde à vous chez « Le Maréchal »… Ils ne sont pas encore arrivés au grand carrefour historique...Mitterrand prendra, fin 42, le « bon chemin », contre finalement « sa pente naturelle » (il combattra dès lors avec constance cette « pente naturelle») mais avant cela, sa pensée réelle, profonde, sincère, émotionnelle est spontanément, comme naturellement, celle d'un Rastignac légitimiste, élitiste, dévoré d'ambition qu'il a romantiquement habillée des grands atours d'un destin… Pourquoi n'a-t-il pas crânement assumé cela en devançant les révélations ? Pourquoi ne s'est pas fondé sur la beauté du mouvement qui fut aussi le sien et s'est-il réfugié dans ce déni poisseux ? N'était-ce pas pourtant une part de lui, fondatrice, qu'au fond il n'a jamais quittée ?

Mais ces années sous l'escalier ne sont pas dans l'épure d'O. Py. Il me semble qu'elles ne l'intéressent pas.

Lui, il commence en 81 et avec ce coup de tonnerre silencieux et secret de la mort annoncée...On est au théâtre. Et d'entrée ça sent la tragédie. (Pour l'Histoire, voire le magnifique <u>Une jeunesse française</u> de Pierre Péan – Poche n° 31/3819/5).

La tragédie maîtrisée. (version : « Je suis maître de moi comme de l'univers »). Au cœur du spectacle, figure réitérée, le combat de l'homme avec la maladie, combat gagné de très haute et admirable volonté (14 années à lutter contre un cancer déclaré et connu du malade … au 5ème mois de son...premier mandat !!). Le secret de ce combat. Le silence. La souffrance. Le courage. La volonté. Combat perdu lorsque la maladie, plus forte que toute

volonté, emporte le Président dans la seule confrontation avec lui-même, avec sa mort, tandis que les dernières années de son royal pouvoir sombrent dans une sorte de pétaudière de cour. Mais combat finalement gagné – contre toute la médecine et tous les pronostiques – car en fin de comptes il n'aura pas cédé une minute de « son » pouvoir à ses ennemis -, et contre lui-même dont il sera resté le maître, jusqu'au bout.

Au bout, c'est le néant, le vide, l'absurde retrait de la Vie, le silence définitif.

Le Mitterrand d'Olivier Py semble n'avoir jamais cessé d'y songer, cheminant en silence et en douleur avec dans une main l'ecclésiaste et dans l'autre le livre des morts.

Deux questions alors sont les siennes, qui pourraient être les nôtres : quelles traces laisserai-je (dans l'Histoire) ? Quel sens, s'il y en a un, lorsque la vie tant aimée n'est plus ?

Oui, les bâtiments, c'est important, Louis XIV, Versailles, l'Egypte, les pyramides, le temps, toujours hein ?

Dieu… n'est pas la plus mauvaise des tentations

Tout est vanité

Bien sûr, il y a les femmes…les réunir toutes, une dernière fois…

Sur le plateau en fait de femmes, la seule Anne Lauvergeon, l'encore jeune collaboratrice, secrétaire générale adjointe, mère confidente parfois grondeuse, maternelle et lointaine déjà pour le vieil homme, puis fugitivement, Marguerite et puis plus fugacement encore Danièle… Dans son Olympe pyen, Mitterrand nous est donné sans les déesses… c'est un choix, c'est un aveu.

Les hommes ne sont que des comparses, médecins, ministres (traitement particulier toutefois pour J. Lang et Badinter). Alter ego du pouvoir, journalistes, amis, publicistes…Quelques uns de ceux qui ont joué dans le théâtre mitterrandien.

Reste l'homme, je veux dire l'acteur. Le travail de Philipe Girard est comme toujours, plus que toujours, stupéfiant. Il invente l'imitation fidèle du dedans. Il convoque l'empathie mémorielle, il nous introduit en *mitterrandie* sans jamais oublier, sans jamais qu'on oublie qu'il n'est que l'acteur, le divin passeur...La voix revient et sa musique, posée, toute à son aise, presque calme, équanime, comme l'andante de l'adagio, comme un soupir de l'âme.

C'est un spectacle sur la mélancolie.